
La figure de la mère de soldat dans le discours nationaliste israélien : de l'assignation nationale à la ressource militante (1948-2019)

The Figure of the Soldier's Mother in Israeli Nationalist Discourse: From a National Demand to a Militant Resource (1948-2019)

Valérie Pouzol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4533>

ISSN : 2102-5886

Éditeur

Association Mnémosyne

Référence électronique

Valérie Pouzol, « La figure de la mère de soldat dans le discours nationaliste israélien : de l'assignation nationale à la ressource militante (1948-2019) », *Genre & Histoire* [En ligne], 24 | Automne 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 09 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4533>

Ce document a été généré automatiquement le 9 avril 2020.



Genre & histoire est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La figure de la mère de soldat dans le discours nationaliste israélien : de l'assignation nationale à la ressource militante (1948-2019)

The Figure of the Soldier's Mother in Israeli Nationalist Discourse: From a National Demand to a Militant Resource (1948-2019)

Valérie Pouzol

*Du Nord au Sud, De l'Ouest à l'Est
Écoute la prière des mères
Apporte-leur la paix¹*

- 1 C'est par une *Prière des mères* que se concluent dorénavant tous les grands événements organisés par les *Women Wage Peace*, groupe de femmes pour la paix, fondé en 2014 lors d'une nouvelle escalade militaire entre Israël et la bande de Gaza. Rassemblant des femmes juives et arabes d'Israël mais également quelques femmes de Cisjordanie, les WWP se réunissent pour appeler leurs dirigeants politiques respectifs à reprendre immédiatement le chemin de la table des négociations. Contre toute attente, elles sont parvenues à organiser de grandes marches de protestation à travers le pays, rassemblant jusqu'à 4000 femmes avec l'idée de redonner une chance à la paix. La seule image de cette cohorte bruyante et joyeuse dans le désert, à un moment où, en octobre 2016, le processus de paix semblait définitivement enterré, et où les contacts entre communautés étaient inexistantes, mérite une attention particulière. Si les WWP n'annoncent pas clairement qu'elles se réunissent en tant que mères, leur prière et leurs rituels renvoient de plus en plus à cette référence. Ces femmes, qui ont arpenté le pays du nord au sud, disent leur lassitude de l'impasse dans laquelle le projet de partition territoriale de la Palestine a installé les populations depuis plus de soixante-dix ans. En traversant le pays, en essayant de réunir des Israéliennes juives et arabes mais également des femmes de Cisjordanie, elles dénoncent l'incurie de leurs propres

dirigeants. Elles utilisent leur statut de mères pour dénoncer le sacrifice sans fin des vies humaines et un rapport au territoire qui mérite sans doute d'être repensé.

- 2 C'est bien vers une partition de la Palestine mandataire que se sont acheminées les Nations-Unies le 29 novembre 1947, en faisant voter un plan de partage². Après vingt-huit années de gestion coloniale calamiteuse et l'échec de la mise en place d'un système d'autodétermination politique pour les deux populations, les Britanniques jettent l'éponge, transmettent l'épineux dossier palestinien à la nouvelle instance internationale et annoncent leur retrait. Le plan de partage du territoire, évoqué dès 1937 face à la montée des violences intercommunautaires et à l'incurie britannique, était donc un aveu d'échec de la « mission civilisatrice » anglaise³. Cette option de la « partition » ne fut pas choisie bilatéralement : acceptée seulement par une partie des sionistes et rejetée par les Arabes, elle fut imposée par la nouvelle instance internationale dans un contexte de montée des affrontements, dès l'annonce du plan de partage. Même parmi les populations juives du *Yishouv*, la communauté juive de Palestine, la partition ne s'imposait pas, certains envisageant encore la création d'un État binational. Il s'agissait alors d'attribuer 14 000 km² aux Juifs (56,5 % de la superficie) et 11 000 km² aux Arabes (43,5 % de la superficie) avec une population globale estimée à 498 000 Juifs et 407 000 Arabes. Pour les communautés arabes et juives, la guerre qui s'en suivit, de 1947 à 1949, n'eut pas la même signification : Guerre d'Indépendance pour les uns, *Nakba* (catastrophe) pour les autres.
- 3 Quand David Ben Gourion, chef de l'Agence juive proclame la création de l'« État juif en Palestine » sous le nom d'État d'Israël, ses frontières ne sont pas mentionnées ni définies, ce qui laissait la possibilité de modifier par les armes ce que le plan de partage avait prévu. Dès le départ, la partition fut plus une coupure, une séparation dans le vif qu'un véritable plan de « partage » et une mise en commun » de territoires⁴. Le projet de partition laissa en suspens la question de la normalisation du rapport des Juifs à la terre⁵ et la définition des frontières. La question démographique fut également centrale puisqu'il s'agissait d'assurer la pérennité démographique du nouvel État et, à terme, d'assurer le remplacement des générations perdues pendant la *Shoah*. Dans ce double processus de reconfiguration du lien au territoire et de péril démographique, le sionisme, dans la diversité de ses courants idéologiques, mobilisa puissamment la maternité comme injonction incontournable et comme métaphore de la stabilité nationale.
- 4 Cet article propose une réflexion dynamique sur la construction nationaliste puis la subversion militante d'une puissante injonction faite aux mères en Israël après 1948. À cette date, le *ratio* entre populations juives et arabes est incertain et le rapport au territoire fragile. La « barbarie du territoire⁶ », cette tendance lourde à vouloir s'acheminer vers la construction d'un État-nation poussa les dirigeants et idéologues sionistes à rigidifier les assignations pesant sur les populations, militarisant d'un point de vue genré la vie civile des citoyen.nes : les hommes seraient des soldats, les femmes des mères de combattants⁷. La figure de la mère de soldat s'est ainsi construite et imposée patiemment dans les textes de lois, les discours politiques, la littérature et fut mise en scène dans des cérémonies collectives nationalistes. Elle est devenue au fil des années une figure familière, rassurante pour des familles israéliennes envoyant leurs jeunes gens à l'armée.
- 5 Dans une réflexion croisant genre et nations partitionnées, où la construction de la « communauté imaginée⁸ » est centrale, il est intéressant de mesurer combien les

individus développent une « capacité d'agir » (*agency*⁹) et résistent aux injonctions. La question de l'assignation à la maternité dans un contexte de haute lutte nationaliste pose indéniablement la question du consentement. Qu'ont fait les femmes de cette assignation majeure dans le contexte de partition et d'impératifs démographiques ? Ont-elles proposé des discours et des solutions alternatifs à la stricte partition territoriale et à ses impératifs démographiques ? En temps de guerre, on sait que les assignations peuvent être assimilées, détournées voire subverties¹⁰. Des femmes ont exploité leur position d'icônes nationalistes afin de critiquer le choix d'options militaires qui débouchaient, selon elles, sur des impasses politiques. C'est en tant que mères de soldats que certaines ont remporté des victoires politiques importantes. Plus globalement, elles ont participé à la remise en question progressive d'une injonction à la maternité qui réclame sens du sacrifice et abnégation et ont reformulé des positions idéologiques sur la relation au territoire.

Des mères garantes de la stabilité nationale

- 6 La Déclaration d'indépendance, proclamée par David Ben Gourion le 14 mai 1948, annonçait haut et fort « la plus complète égalité sociale et politique à tous ses habitants sans distinction de religion, de race ou de sexe¹¹ ». Porteur d'un projet national spécifique visant à accorder au peuple juif l'autodétermination, l'État d'Israël s'est immédiatement défini comme une démocratie représentative fondée sur une citoyenneté inclusive, tout en annonçant que le pays allait être un État juif. La construction d'une « démocratie à substrat biblique¹² », allait être particulièrement problématique pour les citoyen.nes non juifs/juives, et pour les femmes. Dès 1947, David Ben Gourion, alors chef de l'exécutif sioniste en Palestine, avait en effet déjà fait des concessions aux autorités religieuses ultra-orthodoxes, garantissant au judaïsme orthodoxe la gestion du statut personnel (mariages, divorces). À cette première contrainte statutaire problématique, se surimposèrent d'autres restrictions directement liées aux conditions politiques et démographiques dans lesquelles s'est construit ce nouvel État, né dans une double guerre : la guerre civile entre Arabes et Juifs dès 1947 et une guerre régionale déclarée le 15 mai 1948¹³. David Ben Gourion n'a jamais caché son inquiétude face au problème démographique. C'est dans ce cadre de profonde incertitude et d'insécurité militaire que la mission nationaliste des femmes s'est précisée : avant d'être des femmes avec des droits, elles seraient des mères.
- 7 Le sionisme politique¹⁴, dans ses différentes composantes idéologiques, s'est davantage préoccupé de construire un Nouveau Juif¹⁵, qu'une Nouvelle Femme juive. Dès la fin du XIX^e siècle en effet, on trouve dans les différents courants du sionisme, des propositions visant à réformer une masculinité et surtout une virilité juives mises à mal en diaspora¹⁶. Comme dans de nombreuses littératures nationalistes de l'époque, le sionisme promettait une renaissance par le corps mais également une véritable « révolution érotique » en créant un homme viril et musclé mais également en luttant contre l'inégalité faite aux femmes dans le judaïsme traditionnel¹⁷. Les premières expériences sionistes en Palestine ont surtout valorisé la nouvelle condition physique des hommes par un retour au travail physique, et en particulier au travail agricole. Dans les premières communautés pionnières, les femmes ont dû se battre pour obtenir des responsabilités locales et avoir accès à des activités physiques, lorsqu'elles étaient orientées vers le jardinage, la cuisine ou l'entretien du linge. Elles se sont également

battues pour se faire une place dans les institutions pré-étatiques, notamment pour s'assurer une représentation politique. Aussi dans le *Yishouv* les femmes furent-elles surtout formées à devenir de bonnes « techniciennes maternelles » au service de la Nation en devenir¹⁸. Dans des manuels pour parents des années 1920, destinés pour la plupart aux populations éduquées et actives des nouvelles implantations sionistes (*moshavim* et *kibbutzim*), les mères étaient celles « qui donnent naissance à la Nation » et étaient particulièrement encouragées à apporter un soin à leurs enfants, en les allaitant à heure régulière¹⁹. C'est donc *avant* la création de l'État que les rôles ont été distribués. Comme l'a montré Nira Yuval Davis dans son étude sur les nationalismes, les femmes sont souvent reléguées aux rôles de mères et d'épouses tandis que les hommes occupent la place centrale : celle de défenseurs de la Nation²⁰. Le nationalisme israélien a inscrit dans son panthéon national des figures masculines, célébrées pour leur combativité héroïque²¹. Les mots de la langue hébraïque portent en eux mêmes cette répartition genrée, la racine sémitique (G-V-R) forme plusieurs mots : *gever* (l'homme), *gibor* (le héros) et *gevurah* (l'héroïsme). En hébreu moderne, masculinité et héroïsme sont clairement associés.

- 8 La mission nationaliste des femmes juives de Palestine s'est donc imaginée ailleurs que sur le front militaire. C'est sous les traits d'une mère dévouée mais surtout d'une mère prête à sacrifier sa progéniture sur l'autel de la Nation que les femmes ont été mobilisées. Israël a pourtant choisi d'intégrer les femmes dans son armée de conscription nationale. Dans ce processus, l'institution militaire a pris soin de construire une incompatibilité entre maternité et combat : les femmes font un service plus court que celui des hommes et, une fois mariées, elles ne sont plus astreintes aux périodes de réserve (*milouim*). Pendant longtemps les femmes, servant dans un corps d'armée distinct, ont été exclues des unités combattantes et affectées dans les tâches administratives et d'enseignement. Des Israéliennes se battent aujourd'hui pour avoir le droit d'intégrer toutes les unités de combat, les plus prestigieuses donnant accès à des postes prestigieux dans la vie civile.
- 9 Les dirigeants politiques ont bien compris qu'il fallait garantir à l'armée et à l'État le soutien inconditionnel des mères. Dès les années 1950, la figure iconique de Rivka Goven, mère courage ayant perdu ses deux fils lors de la guerre de 1948, alimentait une légende nationale d'héroïsme maternel. Surnommée, « *Em Habanim* » (la Mère des fils), par David Ben Gourion, son histoire fut reprise dans de nombreuses publications mémorielles. Symbole d'abnégation maternelle et d'un sens élevé du sacrifice, elle déclarait : « Après tout, mes deux fils n'ont pas seulement donné leur vie, ils ont donné quelque chose de plus. Ils nous ont rendu cette dignité humaine et nationale²² ». Dans un contexte de forte tension militaire, la famille juive féconde est devenue une métaphore de la stabilité et de la viabilité de la société israélienne dans son ensemble. Les femmes à qui l'on avait promis l'égalité se retrouvèrent prises dans un arsenal législatif, dans des discours politiques qui les renvoyaient à ce qui devait être leur mission principale : assurer la pleine natalité pour assurer la viabilité de l'État et remplacer progressivement les générations juives disparues dans la *Shoah*. Cette injonction à la maternité n'est pas restée au stade des discours mais s'est accompagnée de décisions politiques natalistes fortes²³.
- 10 Dans ce contexte de nation partitionnée, il faut clairement évoquer le contexte concurrentiel où les femmes palestiniennes ont été, elles aussi, dans le cadre de la « guerre des berceaux », convoquées à faire des enfants amenés à être de futurs

combattants²⁴. Dans cette conjoncture de surenchère démographique, les mères israéliennes doivent procréer et consentir à envoyer leurs enfants à l'armée²⁵. Ce qui rend peut-être singulier le nationalisme israélien, c'est sa captation de la « mission maternelle » sur une période de plus d'une vingtaine d'années, de la naissance d'un enfant à la fin de son service militaire. Pour beaucoup d'Israéliennes, il s'agit d'une particularité qui conduit certaines d'entre-elles à parler de 'militarisation' de la maternité. Le moment de l'incorporation à l'armée est toujours redouté et marque une prise de conscience du rapport à la Nation. Rachel S., écrivaine et bloggeuse, déclarait en 2016 dans un long texte, qu'elle a mis en ligne lors du départ de sa fille à l'armée, que ce ne sont pas ses nouveaux papiers israéliens, ses droits politiques ni son apprentissage de l'hébreu qui l'ont faite « Israélienne » mais bel et bien la convocation de sa fille à l'armée :

Le jour où je suis devenue Israélienne, ce n'est pas le jour où j'ai fait mon *aliyah* ni celui où j'ai reçu ma carte d'identité bleue ni même celui où j'ai glissé mon bulletin de vote pour élire les députés à la Knesset. Le jour où je suis devenue Israélienne, c'est le matin de ce dimanche 17 juillet 2016 quand j'ai accompagné ma fille A. de tout juste 18 ans au *Lishkat Ha-Giyous*, au Bureau d'incorporation et qu'elle est partie à l'armée²⁶.

- 11 Qu'ont fait les Israéliennes de ce faisceau d'assignations projeté sur leur désir d'enfant, leur fécondité et leur façon de construire un lien et un attachement à leur progéniture ? C'est à partir de cette identité maternelle que des Israéliennes ont malgré tout choisi de s'exprimer en contestant certaines des options militaristes du gouvernement israélien au Liban, et plus récemment dans les opérations militaires contre la bande de Gaza.

Des mères en colère (1982-2004)...

- 12 Qui se souvient encore aujourd'hui en Israël, que, dès 1982, des « Mères contre le silence²⁷ » avaient abondamment dénoncé dans la presse israélienne, et dans des manifestations publiques les opérations militaires de *Tsahal* au Liban ? En mai 2000, c'est le groupe des *Arba Ima'ot*²⁸ qui, par ses rallyes, ses vigiles aux intersections routières, préparait l'opinion israélienne et faisait pression sur le gouvernement pour obtenir le retrait militaire du Sud-Liban. Certaines Israéliennes ont donc profité de leur rôle de mères de combattants pour critiquer des options militaires contestables.
- 13 Dès le premier soulèvement civil palestinien en décembre 1987, des femmes israéliennes et palestiniennes étaient présentes dans les groupes d'opposition à la guerre et dénonçaient la répression militaire²⁹. C'est à l'occasion de cette première Intifada qu'une constellation de groupes de femmes fit irruption dans l'espace public pour organiser des actions de solidarité et de dialogue intercommunautaire et manifester contre l'occupation. On connaît de ces années le groupe des « Femmes en noir » (*Nashim be shahor*)³⁰, dont les activités ont perduré plusieurs décennies. Héritières lointaines des « Folles de la place de mai » en Argentine³¹, des Arabes, des Juives, religieuses ou non, ont endossé publiquement chaque semaine un habit noir pour signifier le deuil des deux nations meurtries par les années de conflit. Leur slogan minimaliste « *Daï le kibbush* » (Halte à l'occupation) condamnait sans détour l'occupation israélienne des Territoires palestiniens. Différents groupes de femmes se souciaient des relations avec l'Autre et dénonçaient les mécanismes de domination à l'œuvre dans la répression militaire. On connaît moins, au milieu des années 1990,

l'action des groupes de mères de soldats, qui ont pourtant contribué à faire pression sur plusieurs gouvernements. Fondés dix années après la génération des groupes de femmes de la première *Intifada*, ils se sont construits sur un répertoire militant plus restrictif : sauver la vie des jeunes soldats israéliens envoyés au Liban.

- 14 La question de la maternité est une thématique importante dans les luttes de femmes israéliennes. Dès les années 1950, les premières organisations de femmes intégrèrent largement cette question comme pré-supposé aux revendications sociales : *Na'amat*, branche féminine de l'organisation syndicale *Histadrout*, s'est battue pour aider l'organisation des « Mères au travail » à obtenir des crèches et de meilleures conditions de vie. Dans une approche plus radicale, le féminisme israélien, apparu dans les années 1970, s'est attaqué frontalement à la question de la captation de la maternité par l'idéologie nationaliste. Plusieurs personnalités féministes, souvent récemment immigrées des États-Unis, ont dénoncé la culture familialiste et la manière dont les femmes étaient considérées comme des citoyennes de seconde zone³².
- 15 Avec la première guerre du Liban en 1982, des femmes ont utilisé pour la première fois leur position de mères de soldats pour s'opposer à la politique militaire. Une fois l'Égypte neutralisée par les clauses de son traité de paix avec Israël, le gouvernement israélien eut le champ libre pour lancer une offensive contre les bases de l'OLP au Liban. En brandissant la menace de bombardements sur les colonies juives du nord du pays, Ariel Sharon et Menachem Begin lancèrent l'opération « Paix en Galilée ». Cette guerre brutale longue de trois années est connue pour son cortège d'horreurs, dont l'incursion israélienne à l'intérieur du territoire libanais³³. Divisée et hostile à la guerre, l'opinion publique israélienne a demandé des comptes au gouvernement israélien, plongeant, à partir de ces années, dans une profonde crise de ses valeurs morales collectives.
- 16 Dans ce contexte de crise, Shoshana Shmueli, mère de soldat originaire du nord du pays, fit publier en 1983 dans le journal *Haaretz* une lettre où elle demandait aux parents israéliens pourquoi ils demeuraient silencieux face à cette opération militaire, pour elle injustifiée. Bientôt rejointe par plusieurs autres mères, elle se retrouva à la tête de la petite organisation des « Mères contre le silence ». Comme souvent dans les groupes de protestation israéliens, des hommes les ont rejointes et le groupe est devenu « Parents contre la guerre », alors même que les femmes formaient l'écrasante majorité des effectifs³⁴. Ce groupe, actif pendant deux ans, a rassemblé entre quarante et cinquante militantes permanentes et développé un intense travail de lobbying politique, publiant quelque 182 déclarations, des communiqués de presse et organisant des manifestations publiques du nord au sud du pays. Ce groupe sans idéologie pacifiste ni arguments antimilitaristes, s'est opposé aux choix systématiques de l'option militaire (« guerre par choix ») au détriment d'une voie de résolution politique et diplomatique. Le groupe a en revanche été violemment critiqué par des responsables politiques de la droite israélienne et par certains militaires qui l'ont rendu responsable de chaque victime tombée au Liban, à cause de la pression « insoutenable » exercé sur le système militaire.
- 17 Loin d'être une figure docile et rassurante, la mère de soldat est apparue dès le début des années 1980, comme une personne dont il fallait se méfier. Si le mouvement des mères s'est dispersé après le retrait partiel par l'armée israélienne du Liban en 1985 et ne s'est pas réinvesti ultérieurement dans d'autres formes d'activisme féministe ou politique en 1987, il semble avoir envoyé un solide avertissement aux institutions

militaires. Elles ont clairement associé la guerre du Liban à l'idée de « mort programmée » et ont conditionné strictement leur participation au discours hégémonique nationaliste à un respect prioritaire de la vie humaine. Il semblerait que leur discours ait progressivement contribué à l'émergence d'une nouvelle doctrine militaire « post-héroïque » davantage centrée sur l'utilisation de l'artillerie, des forces aériennes et des armes de la guerre technologique, que sur l'envoi systématique de combattants au sol.

- 18 C'est dans le contexte de nouvelles tensions au Sud-Liban que plusieurs groupes de mères ont fait leur apparition dans le pays. Cinq années après la signature des Accords d'Oslo I et II, il était déjà clair que les choses n'avançaient pas et surtout que la colonisation israélienne de la Cisjordanie perdurait. Ce contexte de reprise des tensions multilatérales a conduit une nouvelle génération de mères à s'engager publiquement contre le recours systématique à l'option militaire. En février 1997, l'opinion publique israélienne fut particulièrement choquée et affectée par la nouvelle de la collision de deux hélicoptères transportant des jeunes soldats vers la frontière libanaise. Plusieurs groupes de mères de soldats³⁵ se formèrent alors à nouveau pour reprendre le travail de sensibilisation de l'opinion publique et mettre en garde l'armée. Collectant des fonds et faisant circuler des pétitions, elles se sont directement adressées au Premier ministre : « Nous ne faisons pas d'enfants pour des guerres inutiles. Netanyahou, l'avenir de nos enfants est entre tes mains. Retrait du Liban³⁶ ». Installées à l'intérieur du consensus national israélien, ces mères ne remettaient pas en cause le sionisme, ni l'État, mais bien les gouvernements successifs et leur politique militaire. Certaines mères de soldat sont allées loin dans leurs déclarations, telle l'une des *Arba Imaot* :

À partir de maintenant, j'examine systématiquement les sacro-saintes institutions : l'armée, la guerre, le sacrifice, l'autosacrifice. L'État est en train de faire n'importe quoi et nous avons le choix, soit de nous enfuir d'ici, soit de prendre les rênes. Un de nos mythes est que le peuple juif avait des valeurs morales, mais la réalité est singulièrement différente. Nous devons l'admettre : nous sommes violents, avides de pouvoir, racistes³⁷.

- 19 Les mères ne sont pas antimilitaristes et n'ont pas véritablement franchi de ligne rouge par rapport à l'armée, contrairement à d'autres mouvements plus radicaux, comme celui des *refuzniks* israéliens ou du groupe féministe *New Profile* où des parents et parmi eux, des femmes, ont soutenu des jeunes qui ne voulaient pas aller à l'armée. Parallèlement, un groupe de femmes religieuses orthodoxes, les *Women for the Sanctity of Life*, a cherché à s'attaquer au cœur du sionisme religieux et à ses visées expansionnistes. Créé à Jérusalem dans l'ambiance de déliquescence des Accords de paix et de reprise des affrontements, ces femmes, qui défendent « la sainteté de la vie », ont clairement remis en cause l'idéologie des partisans du « Grand Israël » et ses visées expansionnistes. Réfutant un imaginaire de la partition qui s'accompagnerait d'une pratique de front pionnier, elles ont multiplié les déclarations sur le fait que toute vie, juive comme arabe, est plus sainte que la possession de la terre³⁸. Pour certaines, c'est la marginalisation des femmes au sein de l'armée israélienne et leur éloignement du combat qui a facilité leur intervention publique, comme l'exprime M., l'une des fondatrices des « Mères contre la guerre » :

Je pense que nous avons beaucoup de pouvoir mais que nous ne sommes pas reconnues. Les hommes en Israël n'aident pas beaucoup car ils s'identifient à des guerriers et ils sont élevés pour devenir des soldats. Je pense que nous, les femmes, avons une alternative. Pour les hommes, c'est plus difficile car l'armée les conditionne à mourir, ils deviennent conformistes. Nous les femmes et mères qui ne

servons plus à l'armée, nous avons plus de liberté pour ne pas être d'accord avec cela³⁹.

- 20 Les groupes de mères de soldats ont su jouer de leur appartenance éminemment légitime à la société israélienne. Leur place est reconnue et respectée et elles endossent volontiers des référents religieux qui résonnent fortement dans l'histoire et la tradition juives : ainsi le groupe des *Arba Ima'ot* (les « Quatre Mères ») renvoie-t-il aux matriarches de la Bible, mères du peuple juif. Comme lors de la première guerre du Liban, elles ont organisé des marches, des rallyes à vélo de Tibériade à Eilat. Elles ont sillonné le pays, se sont postées à des intersections routières pour faire connaître leurs slogans et ont concentré leurs efforts sur la protection de leurs jeunes soldats sans développer particulièrement d'empathie pour la cause palestinienne, ni pour les populations arabes du Liban. Ces positions les ont rendues extrêmement suspectes aux yeux des militantes des groupes de femmes plus radicales, en particulier les plus féministes, aux yeux desquelles ces groupes n'avaient pas de position idéologique claire. Une Femme en noir témoigne :

Les *Arba Ima'ot* ont réussi car elles ont parlé de la maternité. C'est toujours bien accepté. Cela reste à l'intérieur du consensus. Pourtant, nous (Les Femmes en noir) refusons de parler au nom de la maternité. Nous parlons en tant que citoyennes et c'est pour cette raison que nous sommes restées à l'extérieur de l'opinion majoritaire. En Israël, le fait de ne pas appartenir, de ne pas faire partie des parents endeuillés, vous empêche finalement de prendre part au discours politique et sécuritaire⁴⁰.

- 21 Ces organisations de mères renvoient également à d'autres organisations de femmes qui ont marqué l'histoire de la fin du xx^e siècle : à la même époque, dans les années 1990, ce sont les mères de soldats russes qui s'organisaient pour soutenir leurs fils partis combattre en Tchétchénie⁴¹. L'organisation des « Mères de soldats, » qui s'est structurée en Comité, a bénéficié elle aussi d'un véritable soutien de l'opinion publique, sans pour autant parvenir à empêcher la reprise du conflit. Dans une logique similaire, ces mères russes ont également instrumentalisé l'image de la mère héritée de la période soviétique : en donnant naissance à des fils, elles étaient en droit d'attendre que l'État prenne soin de ses citoyens. Cette irruption des mères dans le champ de l'action politique pose en effet la question de la carence du rôle de l'État en tant que protecteur des individus. Les femmes, en subvertissant la fonction maternelle qui leur a été assignée, interpellent ainsi un acteur politique défaillant et mobilisent d'autres canaux, comme la « sollicitude » (*care*) comme base à leur action collective. Pourtant la comparaison s'arrête là, car les mères russes ont souvent été accusées d'incivisme pour avoir incité leurs jeunes garçons à ne pas servir sous les drapeaux⁴².
- 22 En Israël, les groupes de mères de soldats n'ont jamais eu cette radicalité et n'ont pas été capables de critiquer en profondeur les logiques politiques et sociales du militarisme israélien. Le chercheur israélien Udi Lebel voit dans ces groupes de mères de soldats la seule expression d'un « *victimological liberalism* » ou « *victimological militarism*⁴³ ». Ces groupes, issus de la société civile sont l'incarnation d'une crise de l'*ethos* nationaliste israélien, qui fait primer le seul intérêt des individus et l'expression valorisée de leur souffrance, sur les valeurs collectives, sans pour autant chercher à les déconstruire. Cette émergence contemporaine de la prise en considération militante du statut de victime et de l'expérience traumatique a été mise en évidence⁴⁴. Pourtant, entre les premières interventions des « Mères contre le silence » et celle des différents groupes de mères de soldats, le contexte d'intervention des femmes avait déjà changé.

Alors que les « Mères contre le silence » avaient été rudoyées et méprisées par une bonne partie de la classe politique et le commandement militaire, les *Arba Ima'ot* ont été plutôt favorablement accueillies et auditionnées par le gouvernement israélien. Les groupes de mères de soldats, ont indéniablement bénéficié, en tant que femmes, de ce travail préparatoire. Elles n'ont pour autant jamais participé à des actions collectives. En 2002, le déclenchement de la seconde Intifada et la montée des violences entre Israéliens et Palestiniens a reconfiguré le champ des protestations. Du côté israélien, ce qu'on appelait communément le « camp de la paix » a volé en éclats, certaines personnalités de la gauche israélienne appelant désormais à la politique de la séparation des deux peuples (*hafrada*) et prenant position pour la construction d'un mur. Dans ce contexte tendu, d'anciens et de nouveaux groupes de femmes se sont immédiatement remobilisés sous la forme d'une « Coalition des femmes pour la paix » qui a immédiatement dénoncé la poursuite de l'occupation et de la colonisation, la violence de la répression militaire ainsi que la construction d'un mur séparant territoires israélien et palestinien. C'est dans ce nouvel espace de la contestation qu'un groupe de mères, beaucoup plus imposant, est à nouveau venu occuper le devant de la scène contestataire.

Un refus du consentement (2004-2019) ?

- 23 Le déclenchement de la seconde *Intifada* et son cortège de violences en septembre 2000 a profondément réduit l'espace des négociations israélo-palestiniennes. Après l'épuisement de la décennie du « processus de paix », la machine s'est enrayée en dépit des quelques avancées observées sur le terrain. La poursuite de la colonisation juive, en contradiction totale avec les Accords d'Oslo, a empêché l'avènement d'un État palestinien souverain et la mise en œuvre d'un compromis territorial. Le soulèvement populaire palestinien de l'automne 2000 a littéralement fait voler en éclats le camp de la paix israélien⁴⁵. Certain.es activistes ont considéré ce soulèvement comme une trahison et comme l'expression de violences inacceptables. C'est à cette époque que l'organisation « La Paix Maintenant » (*Shalom Ahshav*) a perdu toute capacité de mobilisation. Dans ses rangs et dans ceux de la gauche israélienne, seule une toute petite minorité d'activistes pensait encore qu'il fallait continuer la lutte au côté des Palestiniens. En mettant en place la politique de séparation, notamment par la construction du mur débutée en 2002, le gouvernement israélien souhaitait séparer les populations mais également éviter tout militantisme conjoint entre Israéliens et Palestiniens⁴⁶. Mais dans l'élan de résistance contre ces tentatives de contrôle de l'espace, des circulations et des individus, des activistes se sont pourtant mobilisé.es, dont de nombreuses femmes. Une mention particulière doit être faite du groupe des *Machsom Watch*⁴⁷, mères et grand-mères israéliennes se postant sur les *check-points* militaires installés par l'armée afin d'entraver et contrôler les circulations palestiniennes. Fondé en janvier 2001, en pleine reprise de la seconde *Intifada*, ce groupe de femmes a décidé de se poster sur les barrages afin de documenter et de faire remonter aux instances militaires toutes les exactions commises par l'armée contre les civil.es palestinien.nes. Faisant face à des soldat.es qui auraient pu être leurs enfants ou petits-enfants, elles ont, par leur présence et leurs interventions orales, tenté de limiter les violences et pétitionné pour obtenir une condamnation des maltraitements quotidiens⁴⁸. Ces femmes semblent avoir revisité singulièrement la notion de mères contre la guerre, puisqu'elles ne souhaitent plus simplement épargner la vie des soldats

mais développer une notion de vigile du juste, du droit et de la morale afin de surveiller et de combattre une occupation militaire brutale.

- 24 Pendant ce temps, plusieurs escalades militaires se sont produites, donnant lieu à des épisodes de guerre avec la bande de Gaza où, depuis le retrait de l'armée israélienne, c'est le *Hamas*, aux commandes, qui poursuivait ses tirs de roquettes contre le territoire israélien. L'installation et le renouvellement depuis 2009 de gouvernements dirigés par Benjamin Netanyahu, appuyés sur les forces nationalistes et religieuses qui mènent une chasse non dissimulée aux organisations « gauchistes », donnent l'impression qu'il n'y a plus de forces pour la paix dans le pays. Les quelques groupes véritablement actifs n'opèrent plus tant à destination de la rue israélienne qu'en solidarité réelle avec les Palestiniens des Territoires, essayant de résister au coup par coup aux exactions commises par l'armée et les colons. Dans ce contexte, plusieurs projets de société s'affrontent particulièrement violemment dans le pays : d'un côté ceux défendus par un sionisme libéral d'héritage socialiste et ceux d'un sionisme territorialement offensif et religieux.
- 25 Dans ce contexte de tension, de sentiment d'impuissance en réaction à la reprise de la guerre contre Gaza est apparu en 2014 un nouveau groupe : les *Women Wage Peace* (WWP) qui, si elles se sont définies en tant que femmes, se sont vite présentées en tant que mères⁴⁹. En quelques mois, une poignée de femmes, dont certaines étaient novices dans l'activisme politique, est parvenue à réunir des effectifs qu'aucun groupe pour la paix n'était jamais parvenu à rassembler. Dans le désarroi et l'exaspération des populations civiles, elles ont réussi à mobiliser conjointement des femmes israéliennes et des femmes palestiniennes. Organisant en 2016 et 2017 de grandes marches pour la paix, elles ont adopté un mot d'ordre minimaliste : « Les femmes sont capables de faire la paix⁵⁰ ». Elles puisent volontiers leur argumentaire, non pas tant dans l'héritage autochtone des luttes de femmes pour la paix, que dans la convocation d'exemples internationaux où les femmes sont parvenues à faire cesser la guerre. Les militantes des WWP mettent en avant, dans leur volonté de faire reprendre aux politiques de tous bords le chemin de la table des négociations, l'exemple des femmes du Libéria et l'action de la militante pacifiste Leymah Gbowee⁵¹. Cette dernière, véritable Lysistrata des temps modernes, est parvenue en pleine guerre civile du Libéria en 2009 à rassembler des femmes de toutes confessions religieuses qui avaient décidé de se refuser à leurs maris tant qu'ils n'auraient pas déposé les armes. Les WWP mettent également en avant la nouvelle législation internationale, la résolution 1325 de l'ONU, qui préconise de faire participer les femmes au processus de paix⁵². Israéliennes et Palestiniennes, pourtant très actives sur le terrain du dialogue et des rencontres, ont néanmoins été marginalisées lors des négociations de paix, des Accords de Madrid aux Accords d'Oslo. Par ailleurs, les quelques tentatives de promouvoir et construire un dialogue entre Israéliennes et Palestiniennes sous égide internationale se sont soldées entre temps par un échec⁵³.
- 26 Quoi de commun entre les WWP et les groupes de mères de soldats ? Si elles ne se présentent pas forcément comme les héritières des groupes de mères de la fin des années 1990, elles en reprennent certaines caractéristiques : elles défilent, vêtues de blanc, en chantant depuis l'été 2016 une prière des Mères, devenue leur hymne. Pendant l'été 2016, alors que tout indiquait une montée des tensions avec les Palestiniens, elles sont parvenues à réunir Arabes et Juives dans la vieille ville de Jérusalem pour demander l'arrêt immédiat des violences. Lors de cet événement, la

fondatrice, Marie-Lyne Smadja, révélait qu'au sein du groupe, la prière des mères avait été plus facile à imposer qu'une prière des femmes⁵⁴. Elles se définissent volontiers comme des femmes de toutes religions qui connaissent le « prix de la vie ». Leur grand chantier est de parvenir à constituer un « Lobby de femmes pour la paix et la sécurité » à la *Knesset* qui réunirait à la fois Israéliennes et Palestiniennes. Elles se sont lancées depuis octobre 2017 dans une opération de *lobbying* auprès des députés de la *Knesset* pour les convaincre de reprendre le chemin des négociations. Chaque semaine depuis, elles rencontrent des députés des différents partis de la *Knesset* et réclament de mettre en application la Résolution 1325 sur les questions politiques et la gestion du conflit. Plus récemment, en 2019, elles se sont mobilisées lors de la campagne pour les dernières échéances électorales israéliennes et reçoivent, dans une « Tente des mères » qui fait face à la *Knesset*, les politiques qui acceptent de les rencontrer. Elles reprennent ainsi à leur compte, un discours peu idéologique, inclusif mais qui leur octroie une garantie de présence dans l'espace public et un certain rôle de « vigiles de la paix ». Elles bénéficient incontestablement, sans pour autant le reconnaître, du travail accompli par plusieurs générations de femmes. Pourtant, elles ont clairement dépolitisé les critiques et le discours, contrairement à ce qu'avaient fait en leur temps les « Mères contre le silence ».

- 27 Ce groupe est loin de faire l'unanimité en Israël. Ces femmes sont accusées, par des féministes de la gauche israélienne et par des militantes des premiers groupes de femmes pour la paix, d'entretenir un rapport ambigu au religieux, d'essentialiser les femmes en les ramenant à leurs ventres et d'intégrer par là-même les assignations nationalistes faites aux femmes de procréer pour la sécurité. Elles sont par ailleurs accusées de parler de sécurité sans aborder la question de l'occupation. Certaines militantes de gauche sont très réservées sur un mouvement qui ne parle pas des sujets qui fâchent. Ainsi d'anciennes militantes des « Femmes en Noir » ou de la « Coalition » sont-elles souvent très dures avec ce mouvement qui fait reculer, selon elles, les luttes de femmes dans leur potentiel émancipateur et révolutionnaire. Orly Noy, activiste politique contre l'occupation, ancienne membre de la « Coalition des Femmes » et bloggeuse, a rédigé en octobre 2018 un article sévère contre l'action des WWP. Selon elle, ce mouvement mobilise trop la maternité dans son argumentaire de paix. Elle se pose aussi la question d'un mouvement qui accepte en son sein des femmes venues des implantations, sans se poser la question du rôle de la colonisation dans la poursuite de la guerre. Pour elle, il y a clairement une guerre autour des mots employés :

Que demanderont ces femmes quand elles seront assises à la table des négociations ? Quelles sont leurs demandes ? Leurs lignes rouges ? Même la femme palestinienne⁵⁵, la seule qui vienne de Cisjordanie, d'Hébron, une ville qui vit sous *apartheid*, n'a pas mentionné une seule fois le mot « occupation » [...] Pas un mot sur les *check-points*, ni sur les difficultés qu'elle a dû rencontrer pour obtenir un permis de la part de l'armée pour se rendre en Israël. Occupation ? Oubliez. On parle du conflit, un mot plus agréable, plus symétrique que le mot occupation⁵⁶.

- 28 Les WWP entendent pourtant rétablir le dialogue rompu entre juives et arabes mais également avec des femmes des colonies et des villes de développement. La question sociale est abordée dans leurs discussions et elles s'aventurent sur la définition de la gouvernance en critiquant ouvertement le cabinet de sécurité israélien et son domaine réservé : le choix de l'option militaire. Ce mouvement de contestation, qui avance avec ses symboles rassurants, rassemble des femmes épuisées par des années d'échecs politiques, de montée de la corruption chez les dirigeants et d'impasse politique et

diplomatique. Peut-être les groupes de mères apparaissent-ils en période de montée du désespoir et d'épuisement d'autres registres du militantisme.

- 29 Simultanément à cette installation des mères juives et arabes dans le champ de la contestation politique, la question de la captation de la maternité par le nationalisme israélien commence également à être évoquée. Traversée par une crise de l'*ethos* nationaliste et par une montée de l'individualisme depuis la fin du xx^e siècle, la société israélienne s'émancipe des injonctions nationalistes pour favoriser le développement individuel. Certaines féministes israéliennes avaient dès les années 1970 évoqué le poids de l'injonction à procréer et refusé de se soumettre à cette mission nationaliste. Des études sociologiques récentes révèlent que certaines femmes prennent des distances avec la maternité, même si le pays affiche des records de natalité avec 3,07 enfants par femme⁵⁷. La question d'une maternité réquisitionnée par l'État et son armée est particulièrement évoquée dans la littérature israélienne et l'écriture fictionnelle⁵⁸. Déjà en 1992, le roman *Dolly City* d'Orly Castel Bloom avait fait scandale en présentant une femme devenue mère bien malgré elle et vivant dans la terreur de voir son fils happé par la guerre⁵⁹.
- 30 Mais c'est sans doute le livre de l'écrivain israélien David Grossman, *Une femme fuyant l'annonce* (*Isha Boharat misbora*), paru en 2008 à Tel Aviv, qui a le plus bousculé et critiqué la réquisition de la maternité par le nationalisme⁶⁰. Auteur de nombreux romans et d'essais engagés qui ont ébranlé l'opinion israélienne et internationale, il raconte l'histoire d'Ora, une Israélienne qui déserte son rôle attendu de mère héroïque. C'est l'histoire d'une mère terrorisée qui refuse le temps israélien : celui des convocations militaires mais également celui de l'attente. Elle s'enfuit et marche pendant deux semaines avec le père pour « fuir l'annonce ». Dans ce roman, écrit et terminé par David Grossman alors qu'il allait lui-même perdre son fils soldat à la frontière libanaise en 2008, les hommes, anciens militaires traumatisés, ne sont pas enthousiastes à l'idée de devenir pères dans un pays en guerre. Ora, quant à elle, refuse, après avoir accompagné son fils à une convocation de l'armée pour une opération militaire, de jouer le jeu et d'être comme « doivent l'être » les mères israéliennes sur le front domestique : à préparer le retour du fils en cuisinant, en occupant le temps et, surtout, en essayant de ne pas penser à ce qui pourrait arriver. Elle refuse d'attendre chez elle que l'armée lui annonce, selon un rituel maîtrisé et codifié que son fils est mort. Les mères doivent surtout suspendre leur propre temps et être à côté du téléphone afin que leur fils puisse les joindre. Ora refuse d'être une mère de soldat... Elle critique tout d'abord l'atmosphère de fête factice qui règne quand elle dépose son fils :
- Elle ne ressemble pas à ces mères qui expédient leur fils au combat, et n'appartient pas non plus à l'une de ces dynasties guerrières d'Umm Juni, de Beit Alpha, Negba, Beit Hashita ou Kfar Giladi. Pourtant elle découvre à sa grande surprise que c'est exactement ce qu'elle est : elle l'a conduit au lieu de rassemblement, l'a serré dans ses bras avec la retenue exigée par les convenances, afin de ne pas l'indisposer devant les autres, elle a sagement hoché la tête et haussé les épaules avec un sourire crâne et désarmé destiné aux autres parents, lesquels agissent de même. Où avons-nous appris cette chorégraphie, s'étonne-t-elle ? Comment se fait-il que j'obéisse aveuglément aux usages et à ceux qui l'ont expédié là bas ?⁶¹
- 31 Les pages centrales du livre décrivent ce moment particulier où la mère de soldat risque de devenir une mère endeuillée. Ce moment ritualisé où l'armée fait irruption dans le quotidien et annonce la mort :

Elle prête l'oreille. Rien du côté de la porte. Par la fenêtre, elle aperçoit un bout de chaussée et le bord du trottoir. Elle scrute les environs sans remarquer de véhicule suspect, de voiture portant une plaque minéralogique militaire, les chiens des voisins n'aboient pas furieusement, et pas d'essaim d'anges malfaisants. De toute façon, il est trop tôt. Pas pour eux, se reprend-elle. Ces gens-là peuvent débarquer à cinq heures du matin, alors que vous êtes profondément endormi, hagard sans défense, trop faible pour les chasser avant qu'ils ne transmettent leur funeste message. De toute façon il est trop tôt, elle ne pense pas qu'il ait pu se passer quoi que ce soit dans le court laps de temps écoulé depuis qu'elle a quitté Ofer⁶².

Conclusion

- 32 En 1948, avec la proclamation unilatérale de l'État d'Israël, c'est bien une partition asymétrique de l'ancien territoire mandataire qui se profile dans un contexte de fortes tensions démographiques. Dans ce processus de découpage brutal du territoire, de déplacements des populations et de massacres ponctuels, les discours et l'imaginaire nationalistes ont accordé une place centrale aux mères, dont le rôle était d'alimenter un vivier de futur.es combattant.es Dans ce processus, le nationalisme israélien, malgré ses proclamations égalitaristes, a façonné la figure d'une mère de soldat qui doit taire ses affects au profit des seuls impératifs de sécurité nationale et militaire. En ce sens, l'État d'Israël ressemble à de nombreux états en guerre qui ont cherché à canaliser la colère des mères endeuillées. Nicole Loraux a montré combien la cité d'Athènes de l'époque classique se méfiait déjà de la colère des mères en deuil : « Le deuil, perçu comme d'essence largement féminine, doit être mis à distance, par l'assignation aux femmes et surtout aux mères, d'une place aussi limitée qu'il se peut. Car dans ces lois funéraires il s'agit de veiller à la stabilité de la cité⁶³ ». En effet dans ces contextes de tension nationaliste, les individus peuvent se jouer des assignations et tenter de les subvertir. Certaines mères israéliennes ont bien compris que leur statut d'icône nationaliste leur octroyait une certaine légitimité et pouvait devenir une ressource militante revendiquée et assumée. Elles l'ont mobilisé à plusieurs reprises et sous une forme plus ou moins radicale. Le contexte d'affrontement des différentes options politiques a favorisé le retour des mères sur le devant de la scène. Le lien avec une maternité sacrificielle ne va plus de soi dans une société où le renforcement des valeurs individualistes et la crise de l'*ethos* collectif vont de pair. Des deux côtés de la Ligne verte, des Israéliennes et des Palestiniennes revendiquent depuis des années une réappropriation du « *self* » et critiquent fortement les injonctions d'une maternité militarisée. Et c'est souvent dans l'écriture littéraire que la parole se libère. Il n'est peut-être pas étonnant que les femmes aient été depuis 1948 à l'avant-garde des contestations contre les effets délétères d'une partition, d'une relation au territoire qui menace l'avenir des deux peuples.

NOTES

1. Extrait de « *The Prayer of Mothers* » écrite par la compositrice et chanteuse Yaël Deckelbaum. <https://yaeldeckelbaum.bandcamp.com/track/prayer-of-the-mothers>, consulté le 24 avril 2019.
2. Nathan Weinstock, *Terre promise, trop promise. Genèse du conflit israélo-palestinien (1882-1948)*, Paris, Odile Jacob, 2011.
3. Henry Laurens, *La question de Palestine. 1922-1947. Une mission sacrée de civilisation*, Paris, Fayard, 2002.
4. Éric Hazan et Eyal Sivan, *Un État commun*, Paris, La Fabrique, 2012.
5. Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, *Israël, la terre et le sacré*, Paris, Champs Flammarion, 2001.
6. Nadine Picaudou, *La décennie qui ébranla le Moyen-Orient. 1914-1923*, Paris-Bruxelles, Complexe, 1992, p. 179.
7. Uri Ben-Eliezer, *The Making of Israeli Militarism*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
8. Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983.
9. Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.
10. Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman (dir.), *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003, p. 10.
11. Alain Dieckhoff, « Un État juif et démocratique » in Alain Dieckhoff (dir.), *L'État d'Israël*, Paris, Fayard, 2008, p. 25.
12. Elie Barnavi, *Une histoire moderne d'Israël*, Paris, Flammarion, 1982.
13. Benny Morris, *Victimes. Histoire revisitée du conflit arabo-sioniste*, Paris-Bruxelles, Complexe/CNRS-IHTP, 2003.
14. Georges Bensoussan, *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme 1860-1940*, Paris, Fayard, 2002.
15. Sur la conception du « Nouvel homme » dans les totalitarismes, voir Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza (dir.), *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945)*, Paris, Fayard, 2004.
16. Avner Ben-Amos, *Israël. La fabrique de l'identité nationale*, Paris, CNRS, 2010, p. 172-200.
17. David Biale, *Éros juif*, Arles, Actes sud (Hébraïca), 1997, p. 254.
18. Sachlav Stoler-Liss, « 'Mothers birth The Nation': The social construction of Zionist Motherhood in Wartime in Israeli Manuals », *Nashim, A Journal of Jewish Women's Studies & Gender Issues*, 5764, 2003, p. 104-118.
19. Stoler-Liss, « 'Mothers birth The Nation' », art. cit., p. 114.
20. Nira Yuval-Davis, *Gender and Nation*, Londres, Sage, 1997.
21. Idith Zertal, *La Nation et la Mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*, Paris, La Découverte, 2002.
22. Rivka Gonen citée et traduite par Tamar Mayer, « From Zero to Hero in Jewish Nationalism », in Tamar Meyer (dir.), *Gender Ironies of Nationalism. Sexing the Nation*, Londres-New York, Routledge, 2000, p. 296.
23. Jacqueline Portuguese, *Fertility Policy in Israel : The Politics of Religion, Gender and Nation*, Londres, Praeger, 1998. L'avortement est légal mais les femmes doivent tout de même en faire la demande auprès d'un comité médical composé de médecins et d'une assistante sociale. Des cas précis (âge inférieur à 18 ans, viol, danger pour la santé de la mère...) l'autorisent de droit. Les demandes d'autorisation pour une IVG sont pratiquement toutes satisfaites mais plusieurs associations militent activement dans le pays pour faire pression sur les femmes qui choisissent d'avorter.
24. Valérie Pouzol, « La Mère patrie en Palestine : ambiguïtés et contraintes d'une figure nationale pour des citoyennes en devenir », in Laura Fournier-Finocchiaro (dir.), *Les Mères de la*

- Patrie. Représentations et constructions d'une figure nationale*, Cahiers de la MRSH Caen, 45, novembre 2006, p. 281-294.
25. Don Handelmann, *Models and Mirrors. Towards an Anthropology of Public Events*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 204.
26. Rachel S. URL : <http://kefisrael.com/2016/07/19/Israélienne/>, consulté le 25 avril 2019.
27. En hébreu *Ima'ot Neged Shtika*.
28. « Les Quatre Mères » en hébreu. Il s'agit des quatre matriarches bibliques de la nation.
29. Danielle Storper-Perez et Maxime Kaufmann-Nunn, *Israéliens et Palestiniens : les mille et une voix de la paix*, Paris, Cerf, 1993.
30. Gadi Wolfsfeld, *The Politics of Provocation : Participation and Protest in Israel*, New-York, SUNY Press, 1997.
31. Jean-Pierre Lavaud, « Mères contre la dictature en Argentine et en Bolivie », *Clio. Histoire, Femmes, Sociétés*, 21, 2005, p. 107-127.
32. Marcia Freedman, *Exile in the Promised Land. A Memoir*, Ithaca (NY), Firebrand Books, 1990.
33. Le film d'animation *Valse avec Bachir* d'Ari Foldman, qui aborde la question du traumatisme des soldats, a retranscrit combien cette guerre avait été lourde de conséquences pour la société israélienne. Voir Fanny Lautissier, « *Valse avec Bachir*, récit d'une mémoire effacée », *Conserveries mémorielles* [En ligne], 6, 2009, mis en ligne le 26 décembre 2009, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cm/370>
34. Nurith Gillath, « Women Against War : 'Parents Against silence' », in Barbara Swirski et Marilyn P. Safir (dir.), *Calling the Equality Bluff: Women in Israël*, Londres, Pergamon Press, *The Athene Series*, 1991 p. 142-146.
35. Arba Imaot, *Women and Mothers for Peace, Women for the Sanctity of Life*.
36. S., Arba Ima'ot, interviewée en août 1997.
37. V., Arba Ima'ot, interviewée en juin 1997.
38. Valérie Pouzol, « Genre et militantisme pour la paix en Israël », in Olivier Fillieule et Patricia Roux (dir.), *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 270.
39. M., *Mères contre la guerre*, Jérusalem, interviewée en juillet 1997.
40. Femme en noir citée dans Tamar Herman, *The Israeli Peace Movement. A Shattered Dream*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 168. Traduction de l'auteure.
41. Anna Colin Lebedev, *Le cœur politique des mères. Analyse du mouvement des mères de soldats en Russie*, Paris, éd. EHESS, 2013.
42. Valentina Melnikova et Anna Lebedev, *Les petits soldats. Le combat des mères russes*, Paris, Bayard, 2001.
43. Udi Lebel, « War Opponents and Proponents. Israeli Military Mothers from Rivka Gruber to 'Four Mothers' », in Dana Cooper et Claire Phlan (dir.), *Motherhood and War*, New York, Palgrave-Macmillan, 2014.
44. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.
45. Alain Dieckhoff et Rémy Leveau, *Israéliens et Palestiniens. La guerre en partage*, Paris, Balland, 2003.
46. Karine Lamarche, « Israël-Palestine, et retour. À la rencontre de militants israéliens contre l'occupation », in Stéphanie Latte Abdallah et Cédric Parizot (dir.), *Israël/Palestine. L'illusion de la séparation*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2017, p. 203-217.
47. Littéralement « Vigile des *check-points* ».
48. Karine Lamarche, « Sous le regard des mères. La surveillance des *check-points* par des militantes israéliennes », *Confluences Méditerranée*, 54 (3), 2005, p. 171-181.
49. URL : <http://womenwagepeace.org.il/en/>, consulté le 5 décembre 2017.
50. Elles ont organisé deux événements d'envergure : la « Marche de l'Espoir » en 2016 et la « Route de la Paix » en 2017.

51. Prix Nobel de la Paix en 2011.
52. Sur cette question et sur l'existence d'une commission internationale, établie depuis 2005, d'Israéliennes et de Palestiniennes pour une paix juste, voir Anat Saragusti, « Israel and the UNSCR 1325 », *Palestine-Israel Journal of Politics, Economics, and Culture*, 17 (3), 2011 (« Women and Power »), p. 55-58.
53. La « Commission des femmes pour une paix juste et durable » créée par l'UNIFEM en 2005 a été dissoute en 2011 à cause des tensions internes.
54. Entretien avec Marie-Lyne Smadja, WWP, Tel-Aviv, 2017.
55. Il s'agit de Huda Abu Arqoub, membre des WWP, originaire d'un village près d'Hébron.
56. Orly Noy « How Can Women Wage Peace Without Talking About Occupation ?, *972 Magazine*, 13 octobre 2017. <https://972mag.com/how-can-women-wage-peace-without-talking-about-occupation/130186/>, consulté le 5 décembre 2017. Traduction de l'auteure.
57. Orna Donath, « Regretting Motherhood. A Sociopolitical Analysis », *Signs. Journal of Women Culture and Society*, 40 (2), 2015, p. 343-367.
58. Dana Olmert, « Mothers of Soldiers in Israeli Literature: The Return of Politically Repressed », *Prooftexts*, 33 (3), 2013, p. 333-364.
59. Orly Castel-Bloom, *Dolly City*, traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, Arles, Actes sud, 1993.
60. David Grossman, *Une femme fuyant l'annonce*, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Paris, Seuil, 2011.
61. Grossman, *op. cit.*, p. 97.
62. Grossman, *Une femme fuyant l'annonce*, *op. cit.*, p. 91.
63. Nicole Loraux, *Les mères en deuil*, Paris, Seuil, 1990.

RÉSUMÉS

Dans le contexte de projet (1937) puis de vote de la partition territoriale (1947) de la Palestine, les enjeux démographiques et l'incertitude liés à la conservation du territoire ont conduit les différents courants du sionisme politique à lancer aux femmes juives une injonction, sans cesse renouvelée, à la maternité. Cette assignation, loin de toujours les enfermer dans le seul rôle de « ventre fécond », a conduit certaines d'entre-elles à utiliser leur statut de mères pour s'opposer aux projets d'expansion territoriale et au choix systématique d'options militaires. Les groupes de mères sont ainsi régulièrement intervenus pour proposer une alternative aux conquêtes militaires, au processus de séparation et à la violence de guerre. Dans le pays aujourd'hui des voix de femmes et d'hommes posent la question du consentement au sacrifice de leurs enfants.

In the context of the project (1937) and then the vote (1947) concerning the territorial partition of Palestine, the demographic challenges and uncertainty linked to the need to retain the territory led various currents of political Zionism to impose upon Jewish women a constantly renewed injunction to bear children and become mothers. This demand, far from locking them into the sole social role of "fertile bellies", led some of them to use their status as mothers to oppose projects of territorial expansion and the automatic preference for military options. Mothers' groups regularly intervened to propose an alternative to military conquest, to the separation process and to the violence of war. In Israel up until the present day, women's as well as men's voices have raised the question of consent to the sacrifice of their children.

INDEX

Mots-clés : maternité, territoire, mère de soldat, paix, partition

Keywords : motherhood, territory, soldiers' mothers, peace, partition

AUTEUR

VALÉRIE POUZOL

Université Paris 8 – Vincennes Saint-Denis, UMR 8238 LEGS. Courriel : [valerie.pouzol\(at\)univ-paris8.fr](mailto:valerie.pouzol(at)univ-paris8.fr)